

ELENA BALZAMO

Le «heureux hasard»

A propos de la redécouverte de la Carta marina

ABSTRACT The article, a “case study”, deals with questions concerning the fate of the two known copies of the famous *Carta Marina* (1539), the earliest map of the Nordic countries that gives details and presents geographical entities in a recognisable way. It was created by the last Swedish Catholic archbishop Olaus Magnus (1492–1557) during his long exile, first in Poland (Danzig), then in Italy (Venice, Trento, Rome). The map was printed in Venice from nine woodcut blocks; the resulting print measures 1.70 m x 1.25 m but the number of printed copies remains unknown. The map was accompanied by a separately printed commentary by Olaus Magnus, who, some years later, wrote a book on the same subject: *Historia de gentibus septentrionalibus*, Rome 1555 [‘A Description of the Northern Peoples’]. The latter is generally considered a larger commentary on the map and remains, together with the map itself, the main source of information about the Nordic countries in the sixteenth century. At the end of the seventeenth century, the map disappeared from public knowledge until 1886, when a relatively badly preserved copy was found in a library in Munich, Germany. For more than a half-century, this map was considered to be the only one in existence. However in 1962 another copy, in much better condition, was purchased on behalf of the Uppsala University Library and brought to Sweden. Little is known about the “biographies” of the two known copies and a number of questions arise as soon as one tries to find out where they come from, to whom they belonged and how they came into the possession of their previous owners. The first part of the present article takes up circumstances under which the so-called Munich copy was discovered by Oscar Brenner in 1886 and problems related to its restoration by German specialists in 1950. The second part is devoted to transactions which lead to the acquisition of the second copy by Uppsala University Library in 1962. Most of the documents related to the purchase were kept secret until recently and the opening of the sealed dossier in 2002 threw some new light on the recent history of the *Carta Marina*. The present investigation is focused on the enigmatic figure of Emeryk Hutten-Czapski (1897–1979), a Polish map collector, who sold an extraordinarily well-preserved copy of the *Carta Marina* to the Swedes. At what point and under what circumstances did he acquire the map? Where was the map kept at

previous stages if its existence? Different hypotheses are examined in the light of some recently published and unpublished documents in order to trace the history of this masterpiece of Renaissance cartography.

KEYWORDS Olaus Magnus, Carta marina, geographic map, cartography, sixteenth century, Sweden, Northern countries, Emeryk Hutten-Czapski, Oscar Brenner

La chance fut avec moi, et c'est le plus important pour un collectionneur...

Emeryk Hutten-Czapski

Il n'est pas toujours facile d'identifier une carte géographique¹. À la différence du livre, même de celui dont la couverture a été arrachée, qui est immédiatement «accessible», identifiable, la carte, surtout si elle est grande, tourne le dos à l'observateur, se présente souvent comme un objet fermé, au contenu énigmatique: un rouleau. La découverte d'une carte est rarement le fruit d'un parcours distrait, d'une simple promenade érudite; elle relève soit d'une recherche assidue et méthodique, soit du plus pur hasard. La découverte – à presque quatre-vingts ans d'intervalle – des deux exemplaires de la *Carta marina* connus à ce jour confirme cette idée et en même temps donne à réfléchir: derrière deux anecdotes se profilent deux chapitres d'histoire de l'érudition et de la diffusion du savoir, ainsi qu'un nombre de questions sans réponse – ou pas encore répondues.

La Carta marina

La *Carta marina*, bel exemple de la cartographie renaissante qui pour la première fois présente d'une façon cohérente les régions septentrionales de l'Europe, fut dressée par un Suédois, Olaus Magnus (1492–1557), dignitaire catholique en exil, et imprimée en Italie, à Venise, en 1539. Olaus Magnus y séjournait avec son frère Johannes, l'archevêque suédois exilé, bénéficiant de l'hospitalité du patriarche de Venise, Gerolamo Querini, qui avait mis son palais à leur disposition. Ils y restèrent plus de deux ans, et ce fut là qu'Olaus acheva le travail qu'il avait entamé douze ans auparavant à Danzig, ville qui avait constitué la première étape du long exil (Balzamo 2005, Balzamo & Kaiser 2006, Ehrensward 2006).

La carte aux dimensions imposantes – 1,25 m x 1,70 m – est constituée de neuf panneaux, imprimés à partir de gravures sur bois (selon la technique dominante au xvi^e siècle), numérotés de A à I, et munie de deux fascicules de commentaires, l'un en allemand, l'autre en italien: *Ain kurze Auslegung* et *Opera breve*, ainsi que d'un commentaire latin qui fait partie de la carte el-

le-même. Ces trois textes entretiennent entre eux des rapports complexes. Contrairement à ce que l'on a longtemps cru, le texte latin n'est pas l'original, à partir duquel auraient été élaborées les traductions italienne et allemande: c'est une version plus courte que les deux autres; certains passages manquent, et les coupes sont facilement repérables. La comparaison entre les versions italienne et allemande qui, à première vue, paraissent identiques, permet de relever un certain nombre de différences dont la somme change considérablement le caractère respectif de chacun des textes (Grape 1970: 110 sq., Balzamo 2006). L'*Opera breve* met volontiers l'accent sur le côté merveilleux et insolite des endroits et des phénomènes présentés sur la carte, tandis que dans *Ain kurze Auslegung*, ce côté est sinon gommé, du moins fortement atténué. D'une façon générale, remarque un commentateur, l'*Auslegung* «contient plus de détails factuels et moins d'effets de style» que l'*Opera breve* (Grape 1961: 15).

Le dessein de l'auteur est clair: la Réforme était en train de gagner tous les pays scandinaves, et sans pression extérieure – avant tout sans un soutien actif de la papauté – la restauration de la foi catholique semblait être compromise, il fallait donc coûte que coûte attirer l'attention de l'opinion européenne sur les régions que Rome était en passe de perdre. C'est pourquoi Olaus Magnus s'efforce de montrer l'importance des pays nordiques pour l'ensemble de la chrétienté européenne, ferveur missionnaire qui le rapproche d'Adam de Brême (l'auteur des *Gesta Hammaburgensis ecclesiae Pontificum*) quelque cinq siècles auparavant. Désireux de frapper l'imagination des Italiens, auxquels son ouvrage s'adresse en premier lieu, il trace un panorama de contrées exotiques, regorgeant de phénomènes insolites liés avant tout à leurs caractéristiques géographiques et climatiques – un véritable Pays des merveilles. Plusieurs années plus tard, Olaus Magnus écrira dans son *curriculum vitae*, en parlant de lui-même à la troisième personne: «il établit une carte de tous les royaumes du Nord et des régions avoisinantes situées outre-mer, afin que le Saint-Siège apostolique et tous les gens de bien puissent avoir une idée claire de cette grande partie du monde à la population innombrable qui s'était détachée de la sainte tradition apostolique» (Olaus Magnus 1892: XII: 2,1: 6–7). Nous sommes en présence d'une œuvre militante et même, par certains côtés, politique, mais aussi d'une tentative d'accomplir ce que l'auteur considère comme son devoir patriotique, celui d'un Suédois en exil.

Première représentation de l'Europe du Nord à l'époque moderne, la *Carta marina* est non seulement un chef-d'œuvre en elle-même, elle constitue aussi le noyau qui, seize ans plus tard, devait donner l'*Historia de gentibus septentrionalibus*, ouvrage dans lequel un chapitre sur sept développe les commentaires de 1539, et une vignette sur cinq est empruntée à la *Carta*

marina ou est inspirée par elle (Granlund 1949: 4). Grand pas en avant de la cartographie, elle est également une contribution importante aux domaines aussi variés que la géologie, la météorologie, la flore, la faune, les ressources naturelles, l'économie, le commerce, l'histoire, la politique, l'anthropologie, la théologie (Knauer 1981: 46).

Le tirage de la carte n'est pas connu; Olaus Magnus lui-même ne le mentionne nulle part, et les spécialistes de nos jours se perdent en conjectures. Le nombre d'exemplaires ayant survécu ne peut pas servir de base pour une estimation fiable. On sait, par exemple, que la célèbre carte de Martin Waldseemüller, datant de 1507, qui pour la première fois désigne par le mot *Amérique* le continent qu'on venait alors de découvrir, avait bénéficié d'un tirage de mille exemplaires. Ce chiffre n'aurait jamais pu être envisagé, si l'on avait dû se fonder sur le nombre d'exemplaires conservés: un seul! Au sujet de la *Carta marina* il semble raisonnable de se ranger à l'avis de ceux qui, sur la base des tirages moyens pour les choses imprimées, avancent l'hypothèse de quelques dizaines d'exemplaires. On sait qu'Olaus en avait fait cadeau à certaines personnes, et compte tenu de ses multiples contacts dans les milieux intellectuels, leur nombre pouvait être considérable; d'autres exemplaires furent mis en vente, comme c'était la coutume à l'époque, chez des commerçants de Venise: ainsi, selon une mention figurant sur la carte elle-même, on pouvait se la procurer dans une *apotheca*, i.e. épicerie, de Thomaso de Rubis sur le pont Rialto.

Cependant, avec un pareil tirage, une carte de cette taille avait peu de chances de survivre. Effectivement, les originaux disparurent assez vite de la circulation, et pendant longtemps on ne connut la *Carta marina* qu'à travers une gravure sur cuivre datant de 1572, due à un éditeur italien de renom, Antonio Lafreri (Lynam 1949). La carte elle-même était considérée comme perdue, disparition qui était particulièrement regrettée en Suède, pour des raisons évidentes. On comprend aisément le ravissement de Edvard Klemming (1823–1893), légendaire conservateur de la Kungliga biblioteket à Stockholm, quand, en 1856, les fonds de sa bibliothèque s'enrichirent d'un exemplaire de *Historien der Mittnächtigen Länder*², version allemande (Bâle, 1567) de *Historia de gentibus septentrionalibus* (Rome, 1555) d'Olaus Magnus, contenant une carte de Scandinavie de petite taille, en dépliant. Après avoir noté, sur l'intérieur de la couverture, «complet et en parfait état», Klemming ajouta:

Cette édition est particulièrement remarquable à cause de la carte avec son explication, qu'elle reproduit. La première est sans doute une nouvelle édition de la *Tabula septentrionalium terrarum* d'Olaus Magnus, imprimée à Venise en 1539; la seconde, une traduction du commentaire qui l'accompagnait. Comme les originaux, aussi bien de l'une que de

l'autre, semblent avoir disparu, cette acquisition revêt une grande valeur. À l'origine, le commentaire avait vraisemblablement été publié en latin, en allemand et en italien; la trad[uction] de Fickler aura été faite à partir de ce dernier.

Klemming se trompait: la carte en question n'était qu'une version simplifiée de la *Carta marina*, qui avait peu à voir avec l'original. Il eut l'occasion de se rendre compte de son erreur quand, en 1886, une nouvelle sensationnelle se répandit dans les milieux érudits de l'Europe du Nord: un exemplaire de la *Carta marina* fut découvert à la Hof- und Staatsbibliothek de Munich!

Bien que cette découverte eût lieu à une époque relativement récente, nous ne sommes pas mieux renseignés sur ses circonstances que sur celles de la fabrication de la carte trois siècles et demi auparavant. L'homme qui fut à l'origine de la trouvaille, Oscar Brenner (1854–1920), resta extrêmement discret là-dessus. La brochure de vingt-quatre pages qu'il se dépêcha de publier (Brenner 1886) traite essentiellement de l'aspect philologique du commentaire latin faisant partie de la carte. L'auteur se contente de dire qu'il la découvrit, «par un heureux hasard», dans les fonds de l'ancienne Bibliothèque ducale, devenue entre-temps la Bayerische Hof- und Staatsbibliothek. Il s'agissait d'un «gros rouleau» qui se trouvait «parmi les cartes du nord scandinave» (Brenner 1886: 4) et portait le numéro VII: 1. Comment Brenner est-il tombé dessus? Cherchait-il quelque chose de précis? Était-il mû par la curiosité générale? Cette dernière hypothèse semble la plus probable: Oscar Brenner n'était pas un cartographe, mais un philologue, auteur d'une douzaine d'ouvrages portant sur la philologie germanique et scandinave: *Altnordisches Handbuch, Grundzüge der geschichtlichen Grammatik der deutschen Sprache, Nord- und Mitteleuropa in den Schriften der Alten bis zum Auftreten der Cimbern und Teutonen...* etc., dont la publication s'étale sur trois décennies à partir de la fin des années 1870. La brochure de 1886 est le seul de ses travaux qui touche à la cartographie; du reste, même dans ce texte, il évite toute considération géographique, se bornant à une analyse strictement philologique de la carte. Sa découverte de la *Carta marina*, même si elle relève du hasard, n'est cependant pas complètement fortuite: en tant que germaniste il devait être attiré par les «cartes du nord scandinave», il se peut également qu'il ait entendu parler de la *Carta marina*. Toutefois, le rôle prépondérant du hasard dans cette découverte ne fait aucun doute.

Une autre question surgit: comment la carte s'est-elle retrouvée à cet endroit? Là non plus, il n'est pas facile de répondre, car on ne sait pas grand-chose sur la «biographie» de cet exemplaire. Il semble toutefois qu'il ait assez tôt échoué dans une bibliothèque ou une collection privée, car un registre de 1577 le répertorie déjà: la *Carta marina* d'Olaus Magnus est mentionnée

parmi les quarante cartes géographiques faisant partie de la bibliothèque du duc de Bavière et dotée du numéro 15. Il a dû arriver un malheur à cette collection, puisque la carte n°15 est la seule qui nous soit parvenue, toutes les autres ayant disparu (Hartig 1917: 352). Miraculeusement échappée au désastre dont on ignore la nature, la carte fut ensuite, pendant presque trois cents ans, victime (ou bénéficiaire?) d'un oubli total: elle n'était plus mentionnée dans aucun catalogue. Il y a donc de fortes raisons de croire qu'Oscar Brenner la trouva à l'endroit qu'elle n'avait jamais quitté: déposé dans son coin, le rouleau n'avait pas bougé, tournant obstinément le dos au monde environnant.

Une fois revenue à la lumière du jour, la carte devint l'objet de curiosité et de soins. Elle ne fut pas seulement photographiée, reproduite à grand tirage, étudiée et commentée, elle bénéficia également d'une restauration. Cette dernière eut lieu en 1950, et un rapport détaillé a été conservé, selon lequel, avant le début des travaux, la carte ne comportait pas moins de quatre cent cinquante trous qu'il s'agissait d'obturer; le panneau C, le plus abîmé, en avait cent vingt; le panneau B, le mieux conservé, «seulement» quinze («Bericht über die Restaurierung von Mapp. VII (Carta marina v. Olavus Magnus D)] im Jahre 1950» – rapport dactylographié, 1 f. recto-verso). Avant de se mettre au travail, il fallut enlever les baguettes, décoller la carte de son support de toile, panneau par panneau, la débarrasser des bouts de papier avec lesquels on avait colmaté les déchirures, en faisant tout particulièrement attention aux bords, parties qui ont le plus souffert. Après la restauration, les feuilles ne furent plus recollées, mais rangées dans un écrin en carton qui est depuis conservé dans le «Bunker» de la bibliothèque.

Munich 1960

Il va de soi qu'en Suède on se réjouit de l'apparition de l'œuvre que l'on croyait à jamais perdue et qu'en même temps on regretta que ce joyau de la cartographie nationale ne soit pas la propriété de l'État suédois. Dans les années qui suivirent la Seconde guerre mondiale, l'idée d'un «rapatriement» de la carte prit des contours plus précis. En 1952, il y aurait eu une possibilité d'acheter l'exemplaire munichois, mais la somme requise (250 000 DM) n'aurait pas pu être réunie (Sallander 1962: 132). En 1956, un spécialiste suédois eut l'occasion d'examiner la carte de plus près.

La Carta marina, écrit-il dans son rapport, qui, selon des informations antérieures, avait été fixée sur un support en tissu, est actuellement montée, feuille par feuille, sur une sorte de contreplaqué [information qui contredit le rapport de restauration qui parle d'un support en tissu («Schirting»). E.B.]. Pendant la guerre 1939-1945 on l'avait cachée au fond d'une mine en Bavière. Il est impossible de savoir si le changement de support eut lieu avant, pendant ou après cette période.

Suit une liste de remarques, pour chacun des panneaux: usure du papier, tâches d'humidité, déchirures, netteté d'impression, etc. Elle n'est suivie d'aucune conclusion sur l'état général de conservation. Cet état dut paraître satisfaisant à la direction de la Kungliga biblioteket et renforcer le désir d'acquérir la carte; cette fois-ci, on proposa à la Staatsbibliothek un échange: des documents médiévaux relatifs à l'histoire bavaroise contre la *Carta marina*. Les Munichois semblaient intéressés.

Les pourparlers avec la Staatsbibliothek débouchèrent sur l'arrivée à Munich d'une délégation suédoise – composée de Sten G. Lindberg, chef du département de conservation de la Kungliga biblioteket, et de Sven Wiklander, spécialiste qui travaillait dans ce département – chargée de réexaminer la carte et de donner son avis sur l'opportunité de l'échange envisagé. Une lettre confidentielle de Lindberg nous renseigne sur le curieux épisode qui se déroula le 2 septembre 1960:

Aujourd'hui, écrit-il, nous avons examiné la précieuse carte dans son grand écrin. Ayant sorti la première feuille, nous avons demandé au jeune Dachs [probablement, un employé de la bibliothèque – E.B.] quand elle avait été réparée: récemment ou au siècle dernier? Selon lui, il s'agissait de réparations anciennes. S[ven] W[iklander] avait cependant des doutes, ses doigts remuaient, telles des antennes d'hyménoptère, son nez humait, reniflait, en effleurant presque le papier, qui fut également examiné à contre-jour. Puis, profitant de l'instant où nous restâmes seuls dans la pièce, il étira son cou et mordit la feuille... ou du moins il en humecta un bout avec sa langue et ses lèvres, geste qui, à mon avis, constitue à lui seul un chapitre dans l'histoire de l'imprimé. [...] Ensuite, il se passa quelque chose d'extraordinaire. Mouillé d'une façon aussi impétueuse, le bout de papier frémissait presque, tellement il était fin. Lors de l'examen préalable, on avait déjà constaté que la surface était lisse et délicate, fort différente du papier à la forme du 16^e siècle. 'La structure a été modifiée', constata alors S[ven] W[iklander]. Nous commençons en outre à ressentir un mal de tête: une âpre odeur émanant des feuilles agressait nos narines. Les jours précédents, nous avions visité leur atelier, et nous connaissions à présent la technique de leurs bains. Nous reconnûmes donc l'odeur du bisulfite de sodium; en outre, on ne pouvait exclure que les feuilles eussent été auparavant traitées avec du chlore. [...]

Cela signifiait que le papier, qui avait énormément souffert de l'application des acides, ne pourrait supporter un nouveau bain; par ailleurs, l'odeur qui en émanait indiquait que les acides destructeurs étaient toujours à l'œuvre [...] de sorte de S[ven] W[iklander] estimait que la carte avait perdu beaucoup de sa valeur, tellement sa qualité avait été détériorée par le traitement. Nous avions à notre disposition des photos de la carte encore montée sur le support, d'avant le traitement: nous n'y distinguions aucune tâche d'humidité notable. Nous ne comprenons

absolument pas pourquoi on avait procédé au bain des feuilles. Les marges de celles-ci [...] avaient servi à combler les trous. Il est tout aussi incompréhensible qu'elles aient été découpées; et de l'avis de S[ven] W[iklander], les garder dans une boîte en carton privées d'aération est la pire des solutions.

L'ancre a dû pâlir effroyablement', ajouta S[ven] W[iklander], car les grands caractères A-I, qui sur la photo paraissent très noirs et très nets, sont à présent grisâtres et comme creux. Il doute également qu'après le traitement les feuilles eussent été ré-encollées: on se serait probablement contenté de les mettre sous presse. [...]

Ces dernières fournirent une confirmation de ce que nous avions vu dans leur atelier [...], le chimiste responsable des bains et de la conservation ne nous inspira pas [...] confiance. 'Man kan nicht so minutiös sein', a-t-il dit à plusieurs reprises. Que cela puisse être à l'origine d'erreurs fait partie de ses calculs de technocrate – et la carte en offre un triste témoignage. [...] Voici les codes que nous eûmes enfin concernant les lésions et les réparations de la *Carta marina* [ces informations codées sont contenues dans le rapport de restauration de 1950. E.B.]: [...] 25 = dépoussiérage (à la main, avec un pinceau) ; 26 = nettoyage à sec ; 27 = nettoyage par utilisation de liquide ; 29 = consolidation ; 35 = encollage. L'absence dans cette liste du numéro 28 (= traitement physico-chimique spécial) ne peut être qu'une omission délibérée. Aucun doute là-dessus!

Ce texte, accablant pour les conservateurs munichois, les accuse purement et simplement d'avoir détruit la carte. Il est clair qu'après un pareil réquisitoire il ne pouvait être question ni d'achat, ni d'échange. En effet, sur l'avis des experts, persuadés que l'exemplaire était irrécupérable, les négociations furent définitivement rompues.

(Pour renoncer à l'acquisition d'une carte aussi convoitée, les Suédois devaient être absolument sûrs de leurs conclusions, et la lettre de Sten Lindberg montre qu'ils l'étaient et aussi qu'ils avaient de bonnes raisons de l'être. Leur compétence dans ce domaine est également hors de doute – et pourtant. Cinquante-deux ans plus tard, en avril 2004, j'eus l'occasion de consulter l'exemplaire munichois – il était toujours là! Certes, le papier paraissait mince et fragile, mais pour le reste la carte semblait correctement conservée et, bien entendu, il n'était plus question d'une odeur quelconque: un demi-siècle s'était écoulé après la fatidique restauration.)

Cette histoire demeura longtemps inconnue du fait que les documents la concernant avaient été réunis en 1962 dans un dossier devant rester fermé pendant quarante ans: «Ne pas ouvrir avant 2002», lit-on sur l'enveloppe. En 2002, celle-ci fut enfin ouverte, et son contenu, y compris l'épisode qui vient d'être relaté, fut porté à la connaissance du public grâce à Lars Munkhammar, dont l'article – «Quand la *Carta marina* arriva à Uppsala» – parut

d'abord dans un recueil publié à Uppsala (Munkhammar 2002), puis, dans une version abrégée, dans *Biblis*, revue de la Kungliga biblioteket.

Uppsala–Genève 1962

Ainsi, le jugeant définitivement abîmé, les Suédois avaient renoncé à l'idée d'acquérir l'unique exemplaire de la *Carta marina* – ou ce qu'ils croyaient tel. Ils faisaient là une double erreur: premièrement, l'état de la carte n'était pas aussi désespéré; deuxièmement, l'exemplaire n'était pas unique: à peine deux ans plus tard une seconde *Carta marina* refit surface, cette fois en Suisse! Voici le compte rendu de l'affaire, rédigé le 12 janvier 1963 par Hans Sallander, qui était alors vice-conservateur (*förste bibliotekarie*) à la Carolina Rediviva, la bibliothèque universitaire d'Uppsala, contenu dans le même dossier:

Fin octobre 1962 je reçus la visite de M. Józef Trypućko, maître de conférences à l'université d'Uppsala, qui venait de recevoir une lettre dans laquelle une connaissance à Rome voulait savoir s'il connaissait la carte des pays du Nord qu'on appelait *Carta marina*, imprimée à Venise en 1539. Trypućko, qui avait sur lui un exemplaire de la *Bibliographie suédoise d'avant 1600* de Collijn³, me demanda si la *Carta marina* qui y était répertoriée n'existait vraiment qu'en un seul exemplaire, celui de la Staatsbibliothek à Munich. Ce que je confirmai, en lui demandant à mon tour des précisions sur l'auteur de la lettre, de la provenance de son exemplaire et – dans le cas où il ne s'agirait pas d'un fac-similé – s'il accepterait de le vendre à la bibliothèque. Quelque temps plus tard, Trypućko eut la réponse: le propriétaire de la carte accepterait de la céder à bibliothèque au prix de 40 000 dollars, montant qui cependant était négociable. Je transmis la nouvelle au conservateur en-chef, Kleberg, qui fut d'avis qu'il était possible de réunir la somme et qui souhaita entrer en contact direct avec le propriétaire. Trypućko dévoila alors son nom: le comte Emerik Czapski [Emeryk Hutten-Czapski. E.B.], un Polonais vivant en exil à Rome. La carte se trouverait à Genève, et c'est là que le comte proposait de rencontrer ses interlocuteurs. Pour des raisons politiques, il souhaitait que son nom ne fût pas cité. Un peu plus tard, le comte fit savoir qu'il était prêt à vendre la carte pour 32 000, éventuellement avec un paiement par tranches: 1/3 au moment de la transaction et le reste dans les délais de deux à trois mois suivants. Le conservateur en chef, Kleberg, était alors malade. À la mi-novembre, un télégramme du comte exigea une rapide réponse, autrement il serait obligé de proposer la carte à quelque grande vente aux enchères sur le continent. Dans lequel cas elle serait sans doute perdue pour la Suède. (Il convient de mentionner que nous avions eu vent d'une proposition permanente de 100 000 dollars pour un exemplaire de l'original, déposée auprès des bouquinistes par un collectionneur américain.) Je ne voyais pas d'autre moyen de sauver la carte pour notre pays qu'en trouvant un bailleur de fonds qui avancerait la somme. Je me tournai vers le directeur de

la maison d'édition Almqvist & Wiksell, M. Göran Z. Hæggsström, qui me donna aussitôt son accord. M. le Professeur Torgny Segerstedt, *rector magnificus*, m'enjoignit de me rendre en Suisse et de prendre contact avec le comte Czapski, après avoir décidé de la date et du lieu. Dès mon arrivée à Genève le 20 novembre, je rencontrai le comte Czapski, qui me montra la carte, et je pus constater son authenticité et l'excellence de son état de conservation. Je télégraphiai immédiatement à M. Hæggsström à Uppsala. Le lendemain, il arriva à Genève par avion. Aussitôt après, je lui fis rencontrer le comte Czapski, et à peine une heure plus tard l'affaire fut conclue. Le prix définitif équivalait à 29 000 dollars. La somme fut aussitôt déposée à la banque au nom du comte Czapski. Grâce à la médiation généreuse de M. Hæggsström, la carte fut sauvée pour la Suède. Et par-là même pour la bibliothèque universitaire. Le 22 novembre, Hæggsström l'emmena en Suède en avion, et le soir de la même journée elle se trouva en sécurité à Uppsala.

Sallander termine son rapport en citant les noms des personnes et des organismes (sept en tout) qui, par leurs dons, ont permis de rembourser la dette contractée. Tout à la fin, il mentionne la tentative échouée d'acquérir l'exemplaire munichois pour le compte de la Kungliga Biblioteket, disant que l'échange n'avait pas eu lieu, puisqu'on avait constaté que «l'exemplaire est irrévocablement engagé sur la voie de l'anéantissement».

Ce rapport de Sallander n'atteignit pas non plus le grand public; rédigé à l'usage interne, il fut classé dans le même dossier que les autres papiers relatifs à l'achat de la carte. À la presse l'événement fut présenté d'une façon en apparence plus détaillée (deux pages et demie), mais en réalité tout aussi lacunaire. Après avoir annoncé le sensationnel achat, l'auteur – toujours Sallander – décrit en détail la vie d'Olaus Magnus, les circonstances de la création de la *Carta marina*, parle longuement de la carte et de son sort ultérieur, avant de consacrer huit lignes à la transaction proprement dite:

Un jour, en octobre, je reçus la visite d'un homme qui m'annonça une nouvelle époustouflante selon laquelle il existait en Suisse un exemplaire de la *Carta marina* que son propriétaire acceptait de vendre, si la bibliothèque était intéressée. Que nous étions intéressés, c'est peu dire. À condition, bien entendu, qu'il s'agit d'un original. Je me rendis en Suisse où je constatai l'authenticité de la carte et son excellent état de conservation, cet exemplaire était en effet meilleur que celui de Munich, lequel présentait quelques menus défauts (sic !). *La découverte du second exemplaire de la Carta marina constitue sans doute la plus grande sensation du siècle dans le domaine en question.*

Les deux derniers paragraphes du communiqué contenaient des remerciements au prêteur et aux donateurs.

La même année, Sallander consacra à la carte un article paru dans une

revue de bibliothécaires (Sallander 1962), qui contient beaucoup d'informations intéressantes, mais qui reste extrêmement discret au sujet de la transaction. Ainsi, pendant quarante ans, on ne sut guère davantage sur la provenance de la carte, et ce fut grâce à la publication de Lars Munkhammar révélant l'existence du dossier secret et faisant état de plusieurs documents le constituant qu'on y vit plus clair. Néanmoins, des zones d'ombre persistaient:

- le second exemplaire de la carte était-il originaire de Suisse?
- comment et à quel moment avait-il atterri chez son propriétaire?
- pourquoi celui-ci avait-il décidé de le vendre en 1962, deux ans après la rupture des pourparlers avec les Munichois?
- pourquoi s'était-il adressé à la bibliothèque d'Uppsala et non pas, par exemple, à la Kungliga biblioteket, qui semblait une interlocutrice désignée pour une pareille affaire?
- pourquoi le propriétaire souhaitait-il que la transaction restât secrète et que son nom ne fût pas cité?
- pourquoi avait-il vendu ce trésor pour une somme relativement modique, bien au-dessous de sa valeur sur le marché?
- qu'en est-il de ce «collectionneur américain» avec sa proposition de payer à tout moment 100 000 dollars pour un exemplaire de la carte?

Aussi riche et instructif que fût l'article de Lars Munkhammar, il ne permettait pas de répondre à ces questions. L'auteur lui-même écrit à la fin: «Es-pérons qu'un jour on pourra lire un compte rendu de nouvelles découvertes concernant l'histoire de l'exemplaire uppsalien» (Munkhammar 2002: 69). Il y avait donc de bonnes raisons pour reprendre les recherches.

Emeryk Hutten-Czapski

Emeryk Hutten-Czapski naquit en 1897 à Stanków, dans le gouvernement de Minsk. Descendant d'une ancienne lignée polonaise, il était le petit-fils d'un autre Emeryk Hutten-Czapski (1828–1896), célèbre collectionneur – cartes géographiques, monnaies, etc. – fondateur, à Cracovie, du musée qui porte aujourd'hui son nom. Emeryk Junior était un collectionneur, lui aussi; en outre, il se mêlait de politique et avait occupé divers postes de responsabilité en Pologne d'entre-deux-guerres, relatifs aux finances, à l'agriculture, etc. Farouchement anticommuniste, il avait été, à ce titre, victime d'un attentat en 1922 qui faillit lui coûter la vie. La famille possédait d'importantes propriétés en Biélorussie actuelle, et c'est de là qu'il partit en exil en 1939, au début de la guerre. Selon son propre témoignage, le départ s'était fait dans une telle précipitation qu'il n'avait rien emporté de ses collections, hormis une carte de Pologne, trésor de petite taille, qu'il aurait porté sur lui, plié:



Emeryk Hutten-Czapski

Quand, en ce septembre tragique de 1939, je quittai ma maison bien-aimée, le manoir de Synkowicze, près de Slonim, j'enlevai quelques cartes de leurs cadres. Une d'entre elles était la carte de G. de Jode, avec le portrait du roi Stéphane Batory, qui faisait partie de la collection⁴. La maison fut endommagée, et le mur auquel elle avait été accrochée n'existe plus. Je n'ai jamais vu un autre exemplaire [de cette carte]. Il m'accompagna dans mes voyages en Europe et en Afrique, entrepris au service de la Pologne et des Polonais. (Kret (dir.) 1978: 7.)

En passant par la Lituanie et la Suède, Hutten-Czapski gagna en effet la France et rejoignit à Angers le gouvernement polonais en exil. Après l'armistice, il passa en Afrique du Nord, où il resta jusqu'à la fin 1943, chargé de diverses missions militaro-diplomatiques, notamment en assurant le sauvetage et le regroupement des militaires polonais qui se trouvaient dans la région. Il menait une vie itinérante, faite de constants déplacements, entre l'Algérie, la Tunisie et le Maroc. En 1944, il gagna l'Angleterre, puis suivit les forces alliées en Europe centrale, avec des attributions essentiellement humanitaires (on

lui doit, notamment, aussi bien les mesures de sauvetage des prêtres polonais rescapés de Dachau que la découverte du célèbre maître-autel de Veit Stoss, disparu de l'église Ste-Marie à Cracovie pendant la guerre). Une de ses missions – le sort des ressortissants polonais mariés à des Italiennes – le mena en Italie, à Rome, et ce fut là qu'il s'installa après la fin de la guerre. Il ne se maria jamais et mourut en 1979.

Exception faite de la période africaine, où, selon son propre témoignage, «il n'était pas question de rencontrer des cartes anciennes, même les récentes étaient une denrée rare», il semble avoir toujours été à la recherche de nouvelles pièces pour sa collection, même pendant la guerre:

Lors de la dernière phase de la guerre et après sa fin, il y eut en revanche de multiples occasions de se procurer des vieilles cartes: à l'époque, il existait une grande demande pour les cartes de l'Amérique qu'on arrachait des atlas pour les vendre à un prix plus élevé – on pouvait acheter d'autant moins cher les atlas déchirés avec les cartes restantes. [...] Pendant mes séjours à Londres et à Paris, j'eus la possibilité de faire mes recherches dans les deux plus importants centres européens d'antiquités. (Kret (dir.) 1978: 8.)

Pendant la période romaine de sa vie, Hutten-Czapski eut une activité de collectionneur particulièrement intense. Nous disposons à cet égard d'un précieux témoignage provenant de Tomasz Niewodniczanski, collectionneur polonais lui aussi, résidant depuis longtemps en Allemagne, qui l'avait connu durant les cinq dernières années de sa vie. Selon ce témoignage⁵, Hutten-Czapski, qui se qualifiait lui-même de «dealer», se livrait à un commerce de livres anciens et de cartes; il était bien connu dans le milieu des collectionneurs et, réciproquement, il connaissait bien ce milieu. Il menait en outre une vie sociale et mondaine fort active, était introduit dans les salons de la noblesse romaine, et selon l'anecdote rapportée par M. Niewodniczanski, une des pièces maîtresses de sa collection, l'Atlas Doria (16^e s.), lui aurait été simplement offerte par une comtesse lors d'un café. Malgré ses allures de dandy, Hutten-Czapski n'avait rien d'un amateur, c'était un véritable homme d'affaires; en même temps, il restait un patriote polonais, ce qui explique, par exemple, son souhait de voir la partie polonaise de sa collection cartographique revenir en Pologne, toutefois pas comme une donation, mais à condition que le gouvernement polonais l'achète, à un prix fort élevé⁶.

Après sa mort, ses archives et ses collections furent divisées: les livres revinrent à son neveu qui en fit don à une bibliothèque au Canada; les papiers partirent pour Londres où sa nièce en fit don à l'Institut polonais⁷; la *Polonica*, partie polonaise de la collection cartographique, fut, conformément à ses vœux, vendue au gouvernement polonais (elle est conservée à la

Biblioteka Czartoryskich à Cracovie). Le sort des autres cartes de sa collection demeure peu clair.

En recoupant ces informations, on aboutit à des conclusions qui, même sans être étayées par des documents, semblent plausibles. Théoriquement, on ne peut pas exclure que Hutten-Czapski entra en possession de la *Carta marina* déjà en Pologne: nous savons qu'en 1589, i.e. trente-deux ans après la mort d'Olaus Magnus, ses effets personnels, parmi lesquels figuraient des archives importantes, furent emmenés à Cracovie où leur trace se perdit (Olaus Magnus 1892: 5–9), et il n'est pas improbable qu'au moins *un* exemplaire de la carte atterrit ainsi en Pologne. Or, les liens qui unissaient les Hutten-Czapski à cette ville étaient forts, comme en témoigne l'existence du musée, et si vraiment la carte se serait trouvée dans ces parages, notre collectionneur serait tombé dessus plus facilement que si elle avait échoué dans une autre ville polonaise. Cependant, à la lumière des données biographiques, il semble peu vraisemblable que Hutten-Czapski ait acquis la carte en Pologne: selon son propre témoignage, il n'en avait emporté que la précieuse carte de 1576. Or, compte tenu de sa taille, la *Carta marina* n'était pas facilement transportable (au moment de son acquisition par les Suédois, les neuf panneaux étaient toujours collés, ce qui devait augmenter les difficultés du transport). Quant à l'après-guerre, même si ses rapports avec les autorités polonaises n'étaient pas conflictuels (il avait rendu beaucoup de services à son pays: divers dons aux musées polonais, réunification des fonds et des matériaux pour la restauration du Château de Varsovie, etc.), il ne devait pas être en mesure de récupérer ses biens du fait que ceux-ci se trouvaient désormais en Biélorussie soviétique. Tout cela semble indiquer que son acquisition de la carte date de l'époque romaine de sa vie. Emeryk Hutten-Czapski vécut à Rome entre 1946 et 1962. Olaus Magnus, lui, y résida de façon permanente de 1550 à 1557. Il était alors en charge de l'hospice Sainte-Brigitte, et selon l'inventaire des lieux dressé au lendemain de sa mort, il y avait une importante bibliothèque et des quantités de papiers personnels. Il est donc très probable qu'au moins *un* exemplaire de la carte resta dans cette ville⁸, après que le gros des archives eut été envoyé en Pologne. Où avait-il dormi pendant tant de siècles? Là, où personne ne se donnait la peine de le chercher: dans une bibliothèque ou une archive privée de quelque dignitaire ecclésiastique, dans un palais de quelque noble romain. Hypothèse que renforce la bref mention au dos du panneau B: «pauci settentrionali» tracée d'une «écriture typique du 18e s. italien» (Sallander 1962: 132). Or, Hutten-Czapski fréquentait assidûment ce milieu, et aussi incroyable que cela semble à première vue, l'apparition de la *Carta marina* dans sa collection suite à un geste d'amabilité mondaine n'est nullement à exclure.

Rome–Uppsala–Stockholm 1962

Voici pour la provenance. Examinons maintenant la date de la vente et ses circonstances. Pour cela, les sept lettres de Hutten-Czapski à Józef Trypućko (1910–1983), l'homme qui servit d'intermédiaire dans la transaction et qui en 1977 fit don de ces lettres à la Carolina, constituent un témoignage capital. Originaire d'un village près de Vilnius, était un linguiste et un traducteur, professeur de polonais à l'université d'Uppsala (Nowakowski 1992: 166–168); les deux hommes se connaissaient dès avant l'affaire de la carte: dans sa première lettre, Hutten-Czapski fait allusion à un séjour de Trypućko à Rome. Le fait d'avoir un contact polonais à Uppsala dut être déterminant pour le choix d'interlocuteur du comte, il explique sa décision de s'adresser à la Carolina plutôt qu'à la Kungliga Biblioteket.

Les lettres de Hutten-Czapski couvrent la période du 6 août au 22 novembre 1962. Un échange intense que le comte essaie d'accélérer au maximum, car le moindre retard dans les réponses de Trypućko suscite chez lui une vive inquiétude – visiblement, Hutten-Czapski est très pressé. Dès le début de la première lettre, il expose son affaire:

ma collection de cartes s'est agrandie. Je suis devenu notamment le propriétaire d'une carte très rare appelée originellement 'Marina' et ensuite 'des pays septentrionaux', une estampe réalisée à Venise en 1539 sur 9 panneaux. C'est la carte d'Olaf le Grand, un évêque suédois mort à Rome, si je ne me trompe, en 1558. Veuillez ne pas révéler que je la possède. Je préférerais qu'on ne le sache pas. Il existe ici toutes sortes de réglementations contraignantes. Je voudrais savoir combien d'exemplaires de cette carte se trouvent encore en Suède et ce qu'elle peut valoir.

C'est un passage capital: il montre qu'au moment de la rédaction Hutten-Czapski, malgré sa compétence, ne sait pas grand-chose sur la *Carta marina*: ni sur l'œuvre elle-même, ni sur sa valeur marchande; néanmoins, son expérience et son intuition lui disent qu'il a entre les mains un trésor.

Trypućko, dont les lettres ne figurent pas dans le dossier, commence à se renseigner, mais cela prend du temps, et la seconde lettre de Hutten-Czapski (du 27 octobre) témoigne de la même incertitude. Et même s'il semble davantage convaincu de la valeur de la carte, il ne sait toujours pas la chiffrer:

J'ai été extrêmement intéressé par les informations concernant la carte d'Olaf Magnus. Elle se compose effectivement de 9 panneaux, il s'agit sans conteste d'un original. Lorsque je l'ai vue pour la première fois, je ne pouvais pas en détacher le regard, tellement elle est intéressante. De la République [Rzeczpospolita, i.e. la Pologne. E.B.], on ne distingue que la partie septentrionale avec Gdansk et Wilno. Non loin de Wilno on voit, assis sur son trône, le roi Sigismond 1^{er}. Des bateaux chargés de

blé flottent sur la Neris et des monceaux de bois se consomment sans doute pour en faire de la suie. Cependant, s'il s'avère que l'on puisse en tirer un bon prix – et d'après ce que vous dites dans votre lettre, c'est possible –, sans doute devrais-je faire ce sacrifice et me séparer de cet exemplaire d'une rareté extrême. Je vous demande de garder tout cela sous le sceau du secret le plus absolu. Je voudrais également que vous me disiez qui, d'après vous, en serait le meilleur acquéreur? Les musées suédois disposent-ils de moyens suffisants? Les cartes rares atteignent de bons prix actuellement. [...] Je comprends que la carte d'Olafus intéresse les Suédois, s'ils ne la possèdent pas. [...] À la personne intéressée vous pourriez dire éventuellement qu'elle provient d'une collection polonaise, que son propriétaire ne souhaite pas que son identité soit révélée, que la carte se trouve en Suisse et qu'il s'agit sans aucune hésitation d'un original. Que son état est tout à fait satisfaisant puisque le seul défaut réside dans les plis où le papier est un peu usé, [car] elle est pliée. Comment comptent-ils mener les négociations pour le cas où je prendrais la décision de la vendre? Il est très important que vous sachiez jusqu'à quel prix on peut monter. Peut-être pourriez-vous préciser que le propriétaire est un collectionneur qui n'accepterait de se séparer de cette carte, qu'il apprécie beaucoup, que si l'on y mettait le prix. Je vous serais reconnaissant de procéder à un tel travail exploratoire.

La troisième lettre date du 14 octobre. Le comte commence à y voir plus clair, et il a désormais une idée du prix:

1) Je ne connais pas très bien le caractère des Suédois ni les mœurs qui règnent là-bas en ce qui concerne les transactions financières et commerciales. Si la négociation se déroulait autour de la Méditerranée, le vendeur commencerait par fixer un prix au moins double par rapport au prix réellement escompté. Une telle tactique est-elle envisageable avec les Suédois? Si eux proposent de payer 20 000 dollars, est-ce que moi je peux proposer, disons, 40 000? Vous connaissez, Monsieur le Professeur, ma situation d'exilé, avec, à sa charge, deux dames âgées; chaque millier de dollars compte pour moi. Je dois faire tout pour obtenir le meilleur prix. [...] Le fait qu'il existe la Bibliothèque royale qui souhaiterait aussi acquérir cette carte augmente la marge de manœuvres. 2) Je vous demande de me communiquer vos conditions liées à votre concours. Il est évident que vous, qui êtes également un exilé, avez droit à un bonus, peut-être des deux côtés...Combien⁹?

Les années passées dans le Maghreb ont laissé leur trace, Hutten-Czapski sait très bien comment on marche dans les pays du Sud, mais il doute – avec raison – de la validité de ces règles dans les pays nordiques. Cette lettre est suivie d'un court billet du 5 novembre faisait état de son inquiétude de n'avoir pas reçu de réponse à sa missive précédente; il semble de plus en plus pressé de conclure l'affaire. C'est à ce moment que Trypućko contacte enfin

la bibliothèque universitaire d'Uppsala, «fin octobre», selon le témoignage de H. Sallander.

Le 9 novembre, quatre jours après ce billet, ayant entre-temps reçu une réponse faisant état de l'intérêt des Suédois, Hutten-Czapski adresse à Trypućko une longue épître – là, c'est l'homme d'affaire sûr de lui qui parle et qui énumère ses conditions point par point:

Pour ce qui est du prix, je voudrais obtenir 31 000 dollars. Vos interlocuteurs sont-ils capables de déboursier une telle somme? Veuillez déterminer également comment vous-même, qui êtes un exilé et pour qui l'argent joue également un rôle important, souhaitez être rémunéré. Car il s'agit d'une vente et non d'un de ces services dont vous, tout comme moi-même, êtes, je n'en doute guère, prodigue en toute circonstance. Veuillez me transmettre votre avis sur cette question. Pouvez-vous obtenir de l'argent de l'institution acquéreuse? Étant pressé par le temps, je voudrais rencontrer les intéressés et vous prie de bien vouloir éclaircir les points suivants:

- 1) Établir une date de rendez-vous le plus vite possible; moi-même, je suis prêt à partir en Suisse dès maintenant.
- 2) Le lieu du rendez-vous: Genève.
- 3) Là-bas nous procéderons à l'inspection de la carte. Elle se compose de 9 panneaux assemblés il y a longtemps. Je n'ai aucun doute sur son authenticité, mais je comprends que les acheteurs souhaitent le vérifier par eux-mêmes; s'ils n'ont jamais vu cette sorte de carte, peut-être devraient-ils aller examiner le seul exemplaire connu jusqu'à présent, celui de Munich.
- 4) Le marché serait conclu à Genève. Je n'insiste pas pour obtenir la totalité de la somme sur-le-champ. Sachant à qui j'ai affaire, je me contenterai d'un contrat et du versement d'une partie (un tiers) et du reste versé en tranches, réparties sur plusieurs mois, étant donné que l'année peut jouer un rôle pour ce qui est de l'obtention des crédits. [L'auteur pense sans doute à l'année budgétaire, se disant qu'en novembre il ne devait plus rester beaucoup d'argent dans la trésorerie de la Carolina. E.B.].
- 5) Je voudrais que le versement ait lieu à Genève.
- 6) Pour le cas où nous adopterions le versement mensualisé, il faudrait que l'acheteur dispose de l'accord nécessaire pour l'obtention d'un crédit. S'ils le souhaitent nous pouvons conclure l'affaire à Berne où se trouve l'ambassade suédoise. La transmission de la carte pourrait avoir lieu également là-bas.
- 7) Il va de soi que je compte toujours sur votre discrétion, je ne veux pas que mon nom soit dévoilé.

Cependant, dans la même lettre, il y a des passages où l'homme d'affaires s'efface devant l'érudit passionné par son sujet:

La vente de cette carte est devenue pour moi une affaire urgente. Un autre acheteur me presse très fort. Mais je préférerais la vendre de telle sorte qu'elle aille aux collections suédoises, car elle concerne un grand homme de science suédois. J'imagine quel serait notre émoi si une carte de Wapowski faisait son apparition sur le marché! [...] La partie septentrionale de la République, de Gdansk jusqu'à Wilno, figure sur la carte, ainsi que l'image du roi Sigismond Auguste. Je m'en sépare avec tristesse, mais à l'heure actuelle je ne suis pas suffisamment riche pour posséder un fragment aussi précieux de la République. Je demanderais en revanche aux acheteurs de faire pour moi deux photocopies grandeur nature. Je suis fondé à penser que Olafus Magnus s'est servi des cartes de Wapowski pour réaliser la partie polonaise¹⁰, c'est pourquoi je voudrais que des chercheurs compétents examinent la carte sous cet angle. Je comprends ce que cette carte représente pour les spécialistes suédois, et je pense que je me comporterai en homme d'honneur en refusant de la céder à aucune autre institution ni à aucun particulier.

Il se peut qu'à partir de ce moment, les choses s'étant accélérées, les conversations téléphoniques remplacent le courrier, Hutten-Czapski y fait allusion dans sa lettre suivante, datant du 16 novembre. Courte, écrite à la main (à la différence des précédentes qui sont toutes dactylographiées), elle précise les détails du rendez-vous avec H. Sallander fixé au 20 novembre: l'heure d'arrivée à Genève, le nom de l'hôtel, etc. Enfin, la dernière lettre de la série, celle du 22 novembre, écrite – à la main, elle aussi – sur le papier de l'hôtel Cornavin à Genève, renvoie un écho de l'affaire conclue à la satisfaction mutuelle des deux parties. Rassuré sur l'aspect pécuniaire, l'érudit prend à nouveau le dessus sur l'homme d'affaires:

Je suis heureux que cet exemplaire si rare se retrouve entre les mains des personnes les plus habilitées à le recevoir et qu'il sera restauré et parfaitement conservé. L'auteur en aurait été content.

Cette suite épistolaire permet d'éclaircir plusieurs points. Tout d'abord, elle montre avec évidence que, exactement comme Brenner avant lui, Hutten-Czapski découvrit la carte par pur hasard, sans l'avoir cherchée, puisque d'une part il ne savait rien à son sujet, et d'autre part, ce qu'il cherchait c'était les cartes de la Pologne. Les raisons qui le poussèrent à la vendre ne font pas de doute, elles non plus: il avait besoin d'argent, il le dit lui-même à plusieurs reprises. Mais il apparaît tout aussi clairement que ce besoin n'était pas aigu; il ne s'agissait pas d'une soudaine détérioration de sa situation matérielle, mais simplement d'un désir d'assurer davantage sa propre sécurité financière et celle des siens. Cela privilégie l'hypothèse selon laquelle il aurait vendu la carte peu après – ou même *aussitôt* après – qu'il l'eût eue en sa possession,

au détriment de celle selon laquelle il l'eût gardée des années durant et n'eût décidé de s'en séparer qu'en cas extrême. La remarque dans sa première lettre: «ma collection de cartes s'est agrandie. Je suis devenu notamment le propriétaire d'une carte très rare», qui va dans le même sens, nous invite à écarter définitivement l'idée selon laquelle il aurait eu vent de l'échec des pourparlers de 1960, concernant l'exemplaire munichois, et qu'il aurait jugé le moment opportun pour proposer aux Suédois le sien. Son ignorance au début de l'affaire en constitue une preuve supplémentaire: si à cette date il avait connu (ou entendu parler de) l'exemplaire conservé à Munich, il aurait aisément identifié la carte. Qui plus est: si celle-ci avait été dans sa possession depuis un certain temps, il aurait eu le loisir de se renseigner sur elle et n'aurait pas besoin de demander des informations à un professeur de polonais. Le scénario le plus probable serait donc que Hutten-Czapski devient le propriétaire de la carte vers 1960 et que, du fait qu'elle n'entre pas entièrement dans la sphère de ses intérêts de collectionneur, il cherche aussitôt à s'en défaire, surtout à partir du moment où il comprend combien sa valeur marchande est grande.

Arrivé à ce point du raisonnement, on se retrouve à nouveau devant une énigme: le montant du prix. Un «dealer» du niveau de Hutten-Czapski pouvait-il ignorer l'offre américaine de 100 000 dollars ? Pourquoi, dans ce cas, se contenta-t-il de 29 000, et cela après tant d'hésitations sur le prix à demander? Pourquoi, enfin, s'adresser à une bibliothèque en Suède plutôt que mettre la carte sur le marché international et attendre le résultat des enchères ?

Pour ce qui est de l'offre américaine, la seule preuve de son existence se trouve dans le dossier de la transaction: la mention qui figure dans le compte rendu de Hans Sallander renvoie à une lettre qui lui fut adressée par Sten Lindberg, homme qui, en 1960, avait examiné l'exemplaire munichois. On y lit entre autres:

... Nous sommes ravis d'apprendre qu'il y a désormais un exemplaire en Suède, de meilleure qualité et acheté à un prix très inférieur. Ce montant est probablement aussi sensationnel que la soudaine apparition d'un exemplaire inconnu. J'ai entendu un bouquiniste ici parler d'une offre permanente, américaine, de 100 000 dollars pour un tel exemplaire.

La lettre de Lindberg date de l'après-achat; or, le compte rendu de Sallander, tout comme son article cité plus haut (Sallander 1962: 132), présente cette information comme préalable à la transaction, comme une des raisons de la précipitation avec laquelle elle fut conclue et du secret qui l'avait entourée. Le même rapport laisse penser que la direction de la Carolina ne connaissait pas grand-chose des raisons de l'échec de la transaction avec Munich,

puisqu'à la fin il est question de «quelques menus défauts» de l'exemplaire munichois, tandis qu'à la Kungliga Biblioteket on était persuadé que celui-ci était irrémédiablement abîmé. En effet, même le succinct rapport de 1956 ne fut envoyé à Uppsala qu'en avril 1963, soit six mois après l'achat de la carte! On a bien l'impression que la rivalité notoire entre les deux grandes bibliothèques suédoises a contribué à compliquer encore davantage une affaire déjà passablement obscure.

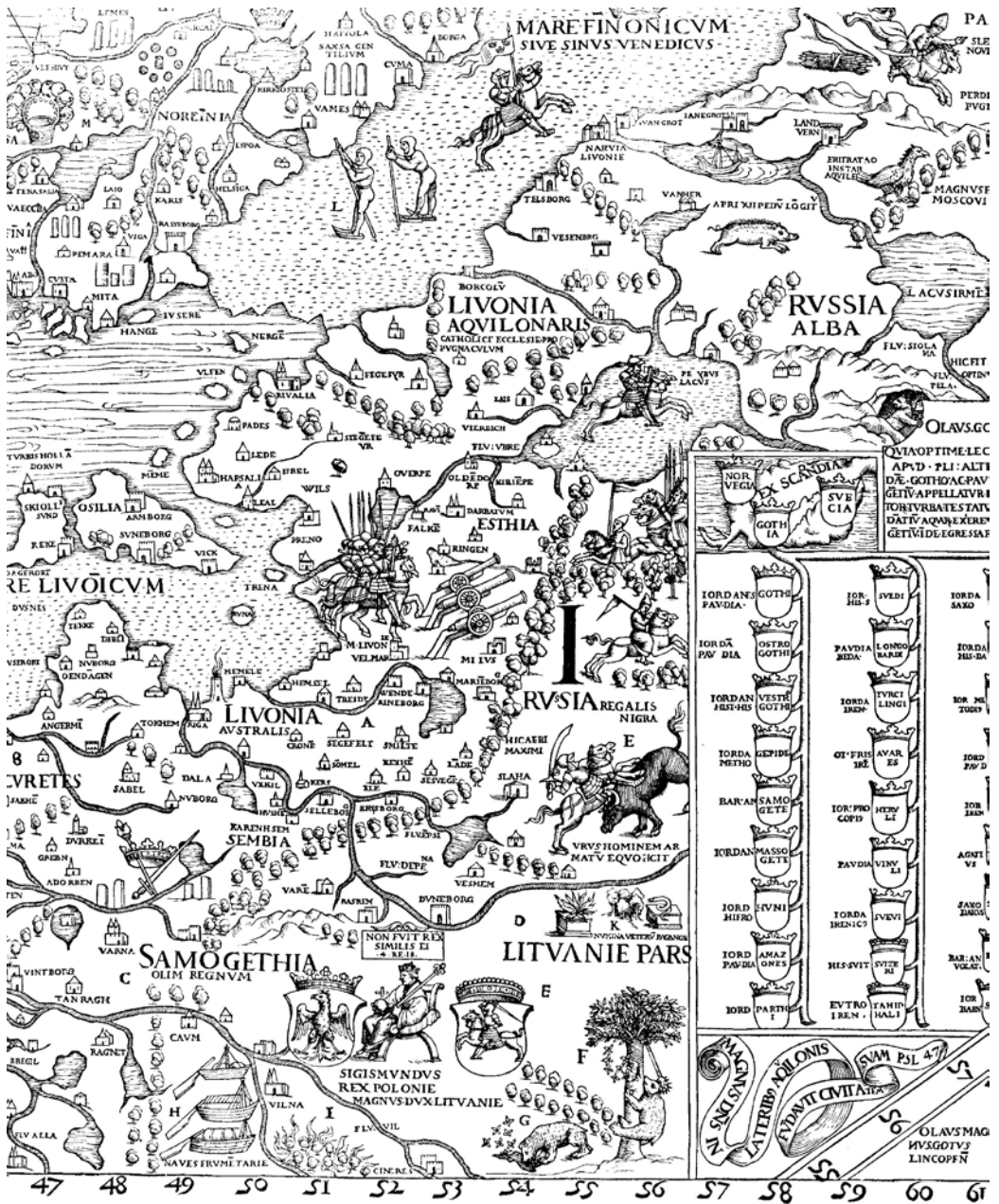
Que faut-il penser des indications concernant l'offre américaine? Ou bien que la direction de la Carolina avait eu connaissance de cette offre par d'autres voies; ou bien que cette dernière était un mythe, un des nombreux mythes qui circulent dans ce genre de milieux¹¹. Mais à supposer que cette offre existât, un collectionneur comme Hutten-Czapski pouvait-il ne pas en être au courant? Dans ce cas, pourquoi ne l'avait-il pas saisi, lui qui, selon son propre aveu, avait besoin d'argent? Certes, il est possible qu'il ne fût pas au courant: ce serait le cas si, comme je le pense, il avait décidé de vendre la carte aussitôt après son acquisition; alors, sans se renseigner davantage, il se serait tourné vers l'acheteur le plus évident: la Suède.

Une explication pertinente fut proposée par Lars Munkhammar lors de notre entretien en juillet 2006: selon lui, Hutten-Czapski avait tout intérêt à garder l'affaire secrète et à ne pas mettre la carte sur le marché international: la vente qu'il envisageait était illégale! Il ne pouvait pas sortir la carte du pays sans l'accord des autorités italiennes et sans payer une taxe sur la transaction. C'est pourquoi il préféra se contenter d'un prix relativement modique, c'est pourquoi il insista dans ses lettres sur la confidentialité de l'affaire, c'est pourquoi la transaction eut lieu en Suisse: notre collectionneur aurait sorti la carte du pays purement et simplement en fraude. Les demandes répétées à l'adresse de Trypućko le confirment; Hutten-Czapski devait être parfaitement conscient d'enfreindre la loi, sa dernière lettre (celle du 22 novembre) s'achève sur cette remarque explicite:

Je vous prie de ne pas publier ni le montant offert, ni mon nom; en revanche, vous pouvez signaler que la carte provient d'une collection polonaise. Je tiens également à ce qu'on ne sache pas qu'elle ait été rapportée d'Italie.

Cela expliquerait également l'extrême discrétion des Suédois, soucieux non seulement de respecter l'engagement envers Hutten-Czapski, mais aussi d'éviter des questions gênantes sur la légitimité de toute cette affaire.

Mais la crainte d'avoir des difficultés avec les autorités italiennes n'explique pas tout. Il semble qu'un autre facteur ait joué un rôle pour le moins aussi important. Dans sa lettre du 9 novembre, Hutten-Czapski fait allusion à une pression dont il serait l'objet: «La vente de cette carte est devenue pour



Carta Marina, panneau I.

moi une affaire urgente. Un autre acheteur me presse très fort.» Il se peut qu'elle soit inventée pour faire monter les prix, c'est même probable; ce qui est néanmoins évident c'est son désir de ne *pas* céder la carte à un collectionneur privé, désir exprimé à plusieurs reprises, lorsqu'il explique qu'il voudrait «la vendre de telle sorte qu'elle aille aux collections suédoises, car elle concerne un grand homme de science suédois», lorsqu'il se déclare «heureux que cet exemplaire si rare se retrouve entre les mains des personnes les plus habilitées à le recevoir et qu'il sera parfaitement conservé», etc.

Nous sommes donc en présence d'une dialectique complexe, d'un combat fascinant entre les instincts d'homme d'affaires et les principes éthiques d'un lettré, entre le désir de concilier le gain matériel et la «juste répartition» des biens culturels: les choses polonaises devaient aller à la Pologne, les choses suédoises à la Suède.

Quoi qu'il en soit, la précieuse carte fut achetée et amenée en Suède en avion par Göran Z. Hæggström. Peu après son arrivée eut lieu un amusant épisode. Des sept mécènes, personnes physiques et organismes confondus, dont les dons rendirent possible l'achat de la carte, deux avaient souhaité rester anonymes. L'ouverture du dossier secret permit de les identifier: l'un d'entre eux était le roi; Gustave VI Adolphe connaissait la carte par des reproductions, et après avoir contribué à son achat, il désira naturellement la voir:

Cinq jours après que Sallander et Hæggström eurent ramené l'exemplaire de la grande carte dans la patrie de son auteur, Olaus Magnus, la *Carta marina* fut montrée au roi au Château de Stockholm. Le roi était très intéressé. Et comme on ne trouvait pas de table assez grande pour permettre de l'étaler, il proposa de la poser par terre sur le tapis. [...] 'Ce devait être un drôle de tableau, racontait Sallander, que de nous voir – le roi, Hæggström et moi-même – en train de ramper à quatre pattes autour de la carte pour mieux l'examiner'. (Munkhammar 2002: 69.)

Ensuite, ce fut le tour des experts d'étudier le trésor. Son état de conservation se révéla effectivement bien meilleur que celui de la carte munichoise, de sorte qu'il n'y eut pas de raisons de séparer les feuilles pour procéder aux travaux de restauration approfondie. Après quelques menues réparations, la carte fut exposée au musée situé à l'entrée de la bibliothèque, où elle se trouve depuis. Cet excellent état de conservation laisse à penser qu'elle n'a jamais servi, qu'elle n'a jamais voyagé, que c'est à peine si elle avait été regardée. Telle une Belle-au-Bois-dormant, elle aurait sommeillé pendant quatre siècles dans quelque coin obscur d'un palais romain avant que le hasard – dans la personne de quelque «contessa» italienne – ne l'eût mise entre les mains du collectionneur polonais.

Épilogue

L'histoire de la découverte des deux exemplaires connus de la *Carta marina* pourrait s'arrêter ici. Cependant, le fameux dossier de la Carolina contient encore un document: une lettre rédigée le 12 mai 1963 par Josef Haglund, bibliothécaire à la Kungliga Biblioteket, et adressée probablement à Hans Sallander. Il y est question de la controverse des spécialistes concernant la technique de production de la carte:

Carl Magnuson, écrit Haglund, affirme que la *Carta marina* est une gravure sur cuivre. Lorsque, en décembre 1943, j'ai lu son article dans *Stockholms borgargilles årsbok*¹², je débutais dans le département des cartes et gravures et ne maîtrisais pas encore les techniques graphiques – alors qu'aujourd'hui un simple coup d'œil m'aurait suffi pour reconnaître une gravure sur bois, même à partir d'un fac-similé. Bref, muni de l'édition en fac-similé faite par Klemming en 1887, je suis allé voir le grand spécialiste Harald Sallberg, aujourd'hui professeur. Il m'a confirmé que l'original devait être une gravure sur cuivre, plus exactement neuf gravures. À ma demande, il m'a fourni une attestation écrite sur ce sujet – pour le prix de dix couronnes.

Méticuleux comme je le suis, je me suis adressé à la Bayerische Staatsbibliothek à Munich. À l'époque, l'original avait été évacué. Mais plusieurs experts sur place, qui avaient attentivement examiné le fac-similé de Brenner de 1886, étaient d'avis que la *Carta marina* devait être une gravure sur cuivre.

Le célèbre connaisseur des anciennes cartes, Leo Bagrow¹³, fondateur et éditeur, plusieurs années durant, de l'*Imago mundi*, écrivait dans un de ses ouvrages, à propos de la *Carta marina*: 'Kupferstich'. Cela m'a donné l'idée, en 1944, de prendre contact avec lui. Il vivait alors à Berlin. Or, je n'avais jamais correspondu avec lui par le passé. Bref, le temps s'écoulait, et aussi bien l'issue de la guerre que le sort de Berlin se dessinaient de plus en plus nettement. Pour Bagrow, la situation était particulièrement alarmante: il était un émigré russe, ex-officier de la marine. Alors, j'ai décidé de le sauver – et en même temps sauver l'*Imago mundi* – en le faisant venir en Suède. Avec l'aide du professeur Arne¹⁴ et, au dernier moment, celle de Sven Hedin, j'ai réussi à réaliser ce projet. Lundi, le 23 avril – une semaine avant la mort d'Hitler – Leo Bagrow, sa femme, ainsi que le moineau apprivoisé faisant partie de la famille, sont arrivés à l'aéroport de Bromma par le dernier avion en provenance de Berlin. [...]

Petites causes, grandes conséquences. Si Leo Bagrow ne s'était pas trompé sur la technique de gravure de la *Carta marina*, je n'aurais jamais songé à le contacter (je ne savais même pas dans quel pays il résidait), je n'aurais jamais eu l'idée d'organiser ce sauvetage – ni le sien, ni celui de l'*Imago mundi*.

Hasard ou providence ? Que ce soit l'un ou l'autre, malgré son sommeil séculaire, la *Carta marina* avait sauvé deux vies humaines et un oiseau – Olaus Magnus s'en serait certainement réjoui.

NOTES

- ¹ Cet article est fondé pour une bonne partie sur des sources non-écrites: entretiens et témoignages recueillis au fil des recherches. Je voudrais remercier tous ceux qui m'ont aidé: Reinhard Kaiser (Francfort-sur-le-Main), Lars Munkhammar (Uppsala), Tomasz Niewodniczanski (Bitburg), Sandrine de Solan (Paris), Anna Stelmach (Cracovie), Justyna Czechowska (Varsovie) et Piort Bilos (Paris), pour sa traduction des lettres de Hutten-Czapski. Mes remerciements particuliers à Mirka Bialecka (Uppsala) pour les précieuses remarques qui m'ont permis de corriger les inexactitudes qui se sont glissées dans la version suédoise publiée dans *Biblis* 37, 2007, pp. 1–29.
- ² Le titre complet : *Olai Magni Historien, der Mitnächtigen Länder, von allerley Thun, Wesens, Condition, Sitten, Gebräuschen, Aberglauben, Vnderweisung, Vebung, Regiment, Narung, Kriegßrüstung, auch allerley Zeiig, Instrumenten, Gebeüwen, Bergwerck, Metall, vnd andern wunderbarlichen Sachen, warhafftige, Beschreibung, deßgleichen auch von allerley, vierfüssigen, vnd andern Thieren, so auff, vnd im Erdrich, Wasser vnd Lufft, gedachter Orten leben vnd schweben thun, etc. ...Hernach aber ins Hochteütsch gebracht ... durch Johann Baptisten Ficklern...* Getruckt zu Basel in der Officin Henric-Petrina, im Jar MDLXVII. L'exemplaire en question est toujours conservé à la Kungliga biblioteket.
- ³ Il s'agit de *Sveriges bibliografi intill år 1600* (3 vol., 1927–1938, plusieurs rééditions) d'Isak Collijn (1875–1949), un des meilleurs connaisseurs de l'œuvre d'Olaus Magnus, auteur également d'une précieuse bibliographie (Collijn 1943).
- ⁴ Il s'agit d'une carte de la Pologne (Anvers, 1576) dont tous les exemplaires connus, hormis celui de Hutten-Czapski, présentent en médaillon un portrait du roi Sigismond II Auguste Jagellon (1520–1572) ; l'exemplaire en question a, à cet endroit, le portrait d'un autre monarque, le Hongrois Stéphane Batory (1533–1586). Conservée à la Biblioteka Czartoryskich la carte porte la trace d'un pli au milieu qui pourrait être le souvenir de cette fuite.
- ⁵ Il s'agit d'un échange de courrier électronique et d'une interview téléphonique réalisée par Reinhard Kaiser le 25 mai 2006.
- ⁶ Selon Anna Stelmach (Biblioteka Czartoryskich), elle comprenait 624 pièces.
- ⁷ Selon les informations provenant de Mirka Bialecka (Bibliothèque universitaire d'Uppsala).
- ⁸ Sans parler de tous ceux (combien?) qu'il aurait offerts à des dignitaires ecclésiastiques romains, ni de ceux qui pouvaient se trouver dans d'autres villes italiennes, par exemple, à Venise, lieu de l'impression de la carte, ou à Trente, où Olaus Magnus résida plusieurs années à l'époque du Concile.
- ⁹ Il est peu probable que la Carolina Rediviva, établissement public, ait rémunéré le professeur Josef Trypućko pour ses services d'intermédiaire; de son côté, le comte Hutten-Czapski lui a effectivement envoyé un chèque de ...600 dollars.
- ¹⁰ Bernard Wapowski (1470–1535), célèbre cartographe, faisait partie du cercle d'intellectuels qu'Olaus Magnus et son frère Johannes fréquentaient pendant leur séjour à Danzig, 1527–1537, circonstance que Hutten-Czapski ne pouvait naturellement pas connaître. Il y a toute raison de croire que sa demande d'avoir une photocopie de la carte fut satisfaite: le panneau I (celui qui représente une partie de la Pologne) de la *Carta marina*, qui figure dans l'atlas déjà mentionné (Kret (dir.) 1978), y est reproduit «d'après un fac-similé appartenant à Hutten-Czapski». Dans le commentaire qui l'accompagne, on lit simplement que l'original «a été acheté par la Bibliothèque de Stockholm», autrement dit: même le collaborateur le plus proche du comte, l'éditeur du volume, Wojciech Kret, ne savait pas comment la carte avait échoué en Suède – le secret n'aurait pas pu être mieux gardé !

Quant à l'influence de Bernard Wapowski et des cartographes polonais, Hutten-Czapski ne s'est pas trompé : elle a été démontrée par la suite (Richter 1967: 118sq.).

¹¹ Selon l'un d'entre eux, l'exemplaire aurait appartenu au comte de Lichtenstein qui l'aurait vendu aux Suédois par l'intermédiaire d'un homme d'affaires juif de New York! (Munkhammar 2002: 63–64; la source se trouve dans le même dossier). Quant à l'hypothèse elle-même, elle n'est peut-être pas entièrement dépourvue de fondement, du moins peut-on dire avec certitude qu'il existait alors aux États-Unis un homme qui à la fois pouvait souhaiter acquérir l'original et en avait les moyens financiers. Il s'agit du collectionneur américain George H. Beans, propriétaire de la gravure de Lafreri, qui finança la magnifique édition de celle-ci due à un spécialiste britannique (Lynam 1949).

¹² Il s'agit de Magnuson 1940.

¹³ Leo Bagrow (1881–1957), auteur, entre autres, d'une histoire de la cartographie: *Die Geschichte der Kartographie* (Berlin, 1951, plusieurs rééditions).

¹⁴ Vraisemblablement, l'archéologue Ture J:son Arne (1879–1965).

OUVRAGES CITÉS

- Balzamo, E. (2005). *Olaus Magnus. Carta marina*, Paris: Éditions José Corti.
- (2006). «La fortune littéraire des frères Johannes et Olaus Magnus ou les enjeux de la traduction», *Proxima Thulé*, 5, pp. 135–157.
- & Kaiser, R. (2006). *Olaus Magnus. Die Wunder des Nordens*, Francfort-sur-le-Main: Eichborn, coll. Die Andere Bibliothek, N°561.
- Brenner, O. (1886). «Die ächte Karte des Olaus Magnus vom Jahre 1539, nach dem Exemplar der Münchener Staatsbibliothek», *Christiania Videnskabs-Selskabs Forhandling*, Nr. 15, Christiania [Oslo].
- Collijn, I. (1943). *Bibliografi över Olaus Magnus' Historia de gentibus septentrionalibus*, Stockholm: Michaelisgillet.
- Ehrensverd, U. (2006). *Nordiska kartans historia. Från myter till verklighet*, Helsingfors: Schildt.
- Emeryk Hutten Czapski 1897–1979: *Szkieł biograficzny i Wspomnienia współczesnych* ['Esquisse biographique et souvenirs de contemporains'], Oficyna Poetów i Malarzy.
- Granlund, J. (1949). «Olaus Magnus som folklivsskildrare», *Saga och sed*, 1949, pp. 1–41.
- Grape, H. (1961). *Olaus Magnus. Svensk landsflykt och nordisk kulturapostel i Italien*, Stockholm: Norstedts.
- (1970). *Olaus Magnus. Forskare, moralist, konstnär*, Stockholm: Proprius förlag.
- Hartig, O. (1917). *Die Gründung der Münchener Hofbibliothek durch Albrecht V. und Johann Jacob Fugger*. München: Bayerische Akademie der Wissenschaften.
- Knauer, E.R. (1981). *Die Carta Marina des Olaus Magnus von 1539*, Göttingen: Gratia.
- Kret, W. (dir.) (1978). *Katalog dawnych map Rzeczypospolitej Polskiej w kolekcji Emeryka Hutten Czapskiego i w innych zbiorach* ['Catalogue des cartes anciennes de la collection d'Emeryk Hutten Czapski et d'autres collections'], T. 1, Mapy XV–XVI wieku [Cartes du XV–XVI ss.], Wrocław.
- Lynam, E. (1949). *The Carta Marina of Olaus Magnus, Venice 1539 & Rome 1572*, Jenkintown.
- Magnuson, C. (1940). «En kort beskrivning över kartan och förklaring av en del detaljer i förätsbladet reproduktion», *Stockholms borgargilles årsbok*, 1940, pp. 48–52.
- Munkhammar, L. (2002). «När Carta marina kom till Uppsala», *Från handskrift till XML*:

informationshantering och kulturarv. Humanistdagarna vid Uppsala universitet 2002, dir. K. Rydbeck, pp. 61–69.

Nowakowski, T. (1992). *Polacy w Szwecji* ['Les Polonais en Suède'], Tullinge: Polonica.

Olaus Magnus (1555). *Historia de gentibus septentrionalibus*, Rome.

-- (1892). «Literära fragmenter. Självbiographiska anteckningar. Egendomsförvärf och quarlåtenskap», *Historiska handlingar*, dir. H. Hjärne, XII:2,1, Stockholm.

Richter, H. (1967). *Olaus Magnus' Carta marina 1539*, Lund: Lychnos-biblioteket.

Sallander, H. (1962). «Olaus Magnus' Carta marina av år 1539. Några anteckningar i samband med ett nyupptäckt andra exemplar», *Nordisk tidskrift för bok- och biblioteksväsen*, 1962, pp.129–135.